

Suites québécoises

■ Le cinéma américain, insatiable, à l'af-fût de tout ce qui pourrait rapporter, raffole des suites. Les plus méfiants voient là le symptôme alarmant d'une panne quasi générale d'imagination. En fait, il leur faudrait admettre que le tournage d'une suite est un indéniable signe de santé, une initiative de nouveau riche. Cela signifie tout bêtement que l'original a connu un succès vertigineux et que les investisseurs, conquis, en redemandent. À moins qu'ils ne veuillent, subtilement, amortir coûte que coûte des décors et des effets spéciaux par trop coûteux...

Au Québec, on s'est assez peu aventuré du côté du succès phénoménal, donc du côté des suites. Plutôt que de tourner des suites improbables, les producteurs québécois, astucieux, anticipent la situation et procèdent au jumelage d'un film et d'une télé-série. À son heure, la télé-série assouvirait l'appétit démesuré des spectateurs désireux d'en savoir davantage. Il y a bien sûr, pour l'histoire, le cas unique du **Crime d'Ovide Plouffe**. Il fait mentir la règle. Toutefois, comme la plupart des plats réchauffés, il a connu (peut-être à cause de l'absence de l'indispensable Émile Genest) moins de succès que la recette originale. Autant chercher à ramener Rocky sans Stallone !

Tout de même, il n'est pas interdit de rêver, de se faire son petit cinéma, de donner un petit élan à son imagination et d'y aller, pour le plaisir, de sa petite synopsis. C'est dans cet esprit, pour prolonger le plaisir que nous ont donné quelques films québécois que nous avons demandé à quatre personnalités (un politologue, un humoriste, un imitateur et un journaliste) de mettre sur papier leur proposition de suite de **Deux femmes en or**, **IXE-13** ou **le Déclin de l'empire américain**. De toute évidence, chacun y a pris plaisir. Le résultat est réjouissant et nous les en remercions. Tellement qu'on peut penser que l'expérience aura une suite (évidemment, puisqu'elle a connu du succès...), dans notre prochain numéro. Voilà. ■



Une femme en or...

■ DEUX FEMMES EN OR

Pendant que le générique défile, la caméra se promène sensuellement sur les meubles, décorations, etc., d'un intérieur villebrossardesque. En longeant un mur orné de macrameries, le regard de la caméra croise un poster de David Hamilton où les fesses floues de la très jeune fille qu'on y devine sont barrées en leur centre d'un rectangle noir...

On ne voit personne encore, mais on entend un duo de rôles féminins de la plus haute intensité. Et comme fond sonore, un étrange bruit de papier déchiré qui souligne la cadence et ponctue l'intensité des cris et chuchotements. Au bout de sa trajectoire, la caméra découvre les visages extatiques des deux comédiennes en or.

Puis elle descend en ligne droite, sans respecter les courbes proposées par Louise Turcot, vers les mains des comédiennes. On voit qu'elles déchirent les pages de photos de plusieurs exemplaires du magazine Playboy.

Fernande (Monique Mercure) : « Quand je pense que nos enfants regardent ces choses-là ! »

Violette (Louise Turcot) : « C'est dégoûtant la pornographie infantine ! »

Elles continuent à déchirer les photos des magazines pendant que commence la chanson du film réécrite par le nouveau Robert Charlebois : **Deux gonzesses en or**.

Suivent les séquences suivantes :

— Quand arrive le moment de payer le livreur de lait (Normand Brathwaite), elles mettent des gants de caoutchouc de peur d'attraper le sida.

— Le nettoyeur de tapis (Schirer, père) se retrouve en prison pour tentative de viol parce qu'il a évoqué devant elles le bon vieux temps du film précédent.

— Les gars du Bell (Ding et Dong) sonnent à la porte. Elles refusent d'ouvrir parce qu'ils sont deux.

— Un marchand d'oiseaux aux plumes exotiques (Guy Fournier) leur fait une proposition *malhonnête*. Elles le tuent.